
H-France Review Vol. 23 (July 2023), No. 128

Amélie Auzoux, Camille Koskas, Élisabeth Russo, eds., *Des revues et des femmes: la place des femmes dans les revues littéraires de la Belle Époque jusqu'à la fin des années 1950*. Paris: Honoré Champion, 2022. 306 pp. Tables, notes, bibliography, and index. €49.00 (pb). ISBN 978-2-7453-5676-5.

Compte rendu par Françoise Ghillebaert, University of Puerto Rico.

L'ouvrage *Des revues et des femmes: la place des femmes dans les revues littéraires de la Belle Époque jusqu'à la fin des années 1950* collige les communications faites dans le cadre du colloque du même nom organisé du 28 au 29 mai 2019 à la Maison de la recherche de Sorbonne Université.

Cet ouvrage collectif s'interroge sur la visibilité et l'invisibilité des publications féminines de langue française. L'axe temporel choisi par les éditrices de l'ouvrage s'étend de la Belle Époque jusqu'à la fin des années 1950, période qui signale « une nouvelle entrée [...] des femmes en littérature » (p. 10) et voit l'apogée de « l'ère des revues littéraires » autour de 1900, déclare Diana Holmes (p. 41). Les éditrices de l'ouvrage ont choisi comme terrain d'étude les revues dont la direction apparaît « comme un lieu particulièrement éclairant sur les rapports entre hommes et femmes » (p. 8) et parce que ce type de publications accueille plus facilement les idées avant-gardistes à travers différentes sortes d'activités littéraires comme les romans, nouvelles ou poèmes, le mécénat, la traduction, les chroniques et la critique littéraire. L'ouvrage souligne l'importance de la presse pour la diffusion d'une œuvre, même si elle n'est qu'éphémère, et pour la « légitimation des parcours » (p. 9) qui peuvent aller d'une simple contribution mensuelle à une publication en tête de sommaire.

La première section de l'ouvrage couvre les publications d'auteurs dans des revues de la Belle Époque. Les deux parties suivantes sont consacrées d'une part à la *Nouvelle Revue Française* et ensuite à l'engagement politique des auteurs, notable dans une variété de revues. La quatrième section concerne des écrits publiés à partir des années 1950 et leurs milieux rédactionnels. Afin de mieux rendre compte du travail de réflexion des contributeurs, nous procéderons à un compte rendu thématique qui ne suivra pas nécessairement l'organisation de l'ouvrage.

Puisque l'intention de l'ouvrage est d'effectuer une étude sur la visibilité des écrivaines dans la première moitié du XX^e siècle, commençons par une remarque sur l'intégration des femmes dans un monde éditorial masculinisé. En premier lieu, on constate à la lecture des articles que de nombreuses écrivaines continuent d'avoir recours à un pseudonyme masculin pour être publiées à l'instar de leurs consœurs du siècle précédent : George Sand, George Eliot et les sœurs Brontë, pour n'en citer que quelques-unes. Hélène Baty-Delalande explique que les auteurs du XX^e siècle choisissent un pseudonyme masculin, voire mixte, principalement pour neutraliser le genre

(p. 97), tandis que Mélanie Fabre remarque que certaines circonstances politiques ont poussé Dick May, de son vrai nom Zélie Weill, à prendre un pseudonyme à consonance anglophone pour cacher ses origines juives à l'époque nazie (p. 140). En outre, Dick May choisit de développer un style masculin sans sensiblerie ni longues phrases qu'elle associe à une littérature typiquement féminine (p. 139). Camille Koskas note de même que Dominique Aury, alias Anne Desclos, peut-être mieux connue sous le nom d'auteure d'*Histoire d'O* Pauline Réage, a justifié le choix de son pseudonyme par la volonté de porter un prénom mixte dans le but de s'approprier des qualités stylistiques perçues comme des prérogatives masculines telle que la discrétion (p. 129). La question de l'identité genrée des auteures n'est pas non plus absente de la réflexion de Jean Paulhan, directeur de *Mesures*, quand il semblait ignorer l'identité féminine de Dominique Rolin (p. 210) et laissait Adrienne Monnier publier ses traductions sous son vrai nom mais sous le pseudonyme « neutre » de J-M. Sollier pour ses œuvres d'auteure (p. 211).

Dans la même veine, Jean-Kely Paulhan souligne que, malgré son parcours créatif de pigiste, romancière et éditrice de la *Guilde du Livre* – maison d'édition lausannoise fondée par Albert Mermoud en 1936 –, Élisabeth Porquerol doit néanmoins se plier aux exigences du monde des revues dominé par les hommes puisqu'elle publie sous différents pseudonymes masculins (p. 113). Si comme l'écrit Paola Codazzi, signer d'un pseudonyme est une manière de désavouer ses propres écrits (p. 166), l'exemple de Nathalie Henneberg est un déni flagrant du moi créatif. Laurent Gayard retrace la carrière littéraire de la pionnière française du genre de la science-fiction, retranchée derrière l'identité de son mari Charles qui signait de son nom les œuvres de sa femme dont le roman *La Nuit des dieux* pour lequel il a même accepté le prix Rosny aîné en 1954, des mains de Jeanne Moreau, première femme à être élue à l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France. Dans une interview en 1974, Nathalie Henneberg a insisté sur la part active prise par son époux dans l'édification de son œuvre et est allée jusqu'à justifier son invisibilité littéraire par le pouvoir des éditeurs qui ne la prenaient pas au sérieux. Il faudra attendre la mort de son mari pour que l'écrivaine s'empare pleinement de son identité de romancière et la revendique avec la publication de *La Forteresse perdue* en 1962.

Enfin, la remarque de Paola Codazzi sur le cas d'Aline Mayrisch qui signe ses propres textes de différents pseudonymes le plus souvent masculinisés clôt ce panégyrique de la visibilité invisible des autrices soulignant ainsi que jusqu'au mitan du XX^e siècle « écrire est un privilège presque exclusivement réservé aux hommes » (pp. 165-166) en particulier à *La NRF*. Avant de conclure cette thématique de l'identité genrée féminine occultée par un pseudonyme masculin, on ne peut s'empêcher de relever que certains contributeurs au collectif font référence aux voix féminines avec des expressions masculines telles que femmes écrivains et femmes auteurs plutôt qu'auteures et autrices, comme si les revendications à la reconnaissance de l'écriture féminine réclamée par les auteures du XIX^e siècle et les féministes du XX^e siècle n'avaient pas été entendues.

Notre deuxième point concerne la présence des femmes dans les revues. Diana Holmes constate que les femmes ne sont pas très présentes dans les grandes revues telle la *Revue des Deux Mondes*, ni dans les petites revues d'avant-garde comme le *Mercure* et *La Revue blanche* du début de la Belle Époque (p. 33), même si on observe une légère ouverture pour des articles concernant le féminisme à *La Revue blanche* par Jeanne Chauvin (p. 33). Holmes explique cette absence par la croyance en l'infériorité intellectuelle des femmes et par l'homosocialité entre les membres des équipes qui rédigeaient les revues et partageaient les mêmes caractéristiques identitaires masculines et sociales (p. 34). L'introduction de Jean-Yves Mollier semble confirmer ce manque en soulignant la faible représentation des auteures dans les manuels scolaires français comme le

Lagarde et Michard, et le catalogue de la *Bibliothèque de la Pléiade* (pp. 15-16). En outre, il s'interroge sur la place des femmes dans la liste des prix littéraires attribués à des auteures et dans la création de revues littéraires telle *La NRF*, deux domaines encore très masculinisés (p. 219). Baty-Delalande explique cette faible représentation féminine par le contrôle du monde éditorial androcentrique sur l'inclusion des écrivaines dans les revues. Elle constate que les voix féminines restent périphériques, publiées dans des rubriques marginales, se heurtant à l'« homosocialité » (p. 106) caractéristique de *La NRF*. Dominique Aury, secrétaire de rédaction au sein de l'équipe de *La NRF* en 1953 et responsable de la prestigieuse chronique de romans, doit lutter pour trouver sa place au sein d'une revue dirigée par deux hommes : Jean Paulhan et Marcel Arland (pp. 119-120). Aury œuvrera tout au long de sa carrière « pour donner aux écrivaines une visibilité, se réjouissant dans *Les Lettres Françaises* (juillet 1945) [...] que Triolet soit 'le premier écrivain femme' à obtenir le Goncourt » (p. 131). Consciente des difficultés rencontrées par les femmes pour entrer dans le monde des revues, Dick May utilise ses appuis dans *La Revue parisienne* pour recommander ses amies (p. 141). Simone de Beauvoir fera de même au sein de la revue *Les Temps modernes*. Élisabeth Russo perçoit chez Beauvoir la volonté d'ouvrir l'espace éditorial à de jeunes autrices et auteurs comme si elle voulait contrecarrer la mainmise de Sartre sur les critères de sélection des contributions à la revue (p. 233).

Contrairement à ce groupe d'écrivaines dépendantes d'un pouvoir éditorial androcentrique, l'article d'Éric Dussert rapporte que Marguerite Grépon a contourné cet obstacle en utilisant la revue *Ariane* qu'elle a créée en 1953 comme un levier pour promouvoir le journal intime, mais également pour élaborer un lieu de sociabilité qui déboucha sur la création du Prix du Journal intime en 1957 (p. 224). En signe d'acquiescement, quelque peu tardif, à la principale promotrice du journal intime au XX^e siècle, Philippe Lejeune, théoricien de l'autobiographie, consacra son livre *Ariane ou le prix du journal intime* (2004) à Grépon. Paulette Nardal, surnommée « la Marraine de la Négritude » (p. 190), recevra également tardivement le titre de « commandeur de l'ordre national de la République du Sénégal » (p. 200) des mains de Senghor, alors président du Sénégal, pour sa contribution à la défense et à l'illustration de la Négritude seulement après avoir fondé la revue *La Femme dans la cité* en 1945. Elle avait pourtant beaucoup œuvré pour donner une voix à l'émergence de la pensée féminine et féministe antillaise en cofondant *La Revue du monde noir* publiée à Paris dès 1931. Cependant, Andy Stafford note que les articles ne mentionnent pas le statut et l'importance des femmes dans la revue. Le premier numéro de la revue, à l'exception de l'article de Paulette Nardal sur l'écrivaine américaine noire Grace Walker, est constitué d'articles, de poèmes et de contes écrits par des hommes. Enfin, Michel Murat met en relief le travail de théoricienne de Julia Kristeva au sein de la revue *Tel Quel*, une revue « typiquement [...] masculine dans sa conception » (p. 259) tout en notant que Kristeva a épousé Philippe Sollers, le fondateur de la revue, en 1968, un an après sa première publication dans le numéro 29 en 1967 (p. 263).

Notre troisième point s'adresse aux articles qui soulignent les obstacles à la construction de l'identité littéraire des autrices dans un monde éditorial largement masculinisé, en particulier celui de *La Nouvelle Revue Française* autour de Thibaudet, qui voyait l'écriture féminine comme « une 'transposition de la maternité' impliquant que l'œuvre ne saurait être que substitutive et seconde » (pp. 102-103). Martine Reid et Rachel Mesch attirent l'attention sur la difficulté de la construction de l'identité féministe à travers *Femina*, la première revue visant un lectorat féminin lancée par Pierre Lafitte en 1901. Fusionnée avec *La Vie heureuse* en 1917, la revue a donné naissance au prix Femina en 1922 et œuvré contre la stigmatisation des auteures représentées en mauvaises mères dans les lithographies des *Bas Bleus* de Daumier (p. 58). Dans la lutte pour la

visibilité de l'identité genrée féminine rejetée par Laffite dans le premier éditorial du magazine car jugée trop masculine (p. 44), la revue décrivait les auteures assises à un bureau « presque toujours à la maison comme pour prouver avec quelle facilité une carrière littéraire pouvait se conjuguer avec le devoir conjugal et familial » (p. 59). Hélène Avryl voyait dans le succès de *Femina* « une victoire fémino-littéraire » qui conduirait les femmes écrivaines à leur académisation (p. 59), mais celle-ci tardera jusqu'à l'élection de Marguerite Yourcenar à l'Académie française en 1986. Enfin, Mélanie Fabre perçoit les débuts de la construction de l'identité féminine du tournant du siècle dans la création des personnages de Dick May correspondant à la « femme nouvelle [...] qui, sur l'exemple américain, personnifie une forme d'indépendance et d'aspiration à la réalisation de soi » (p. 143).

Outre la science-fiction et le journal intime, la poésie semble être le genre dans lequel les femmes seraient les plus représentées, qu'il s'agisse des écrits de femmes publiés dans *Les Annales politiques et littéraires* (Wendy Prin-Conti), des contributions poétiques d'Anna de Noailles à la *NRF* (François Bompain), des poèmes de Georgette Camille que Marie Cléren recense dans des revues d'orientations différentes au cours de la période 1920-1930 ou de la large part de création poétique féminine à la revue *Mesures* documentée par Clarisse Barthélemy. Prin-Conti rapproche la légitimation de la poésie féminine à partir de 1910 avec une reconnaissance médiatique et la lente accession des femmes à l'université qui marque les premières années du siècle.

Hormis la large part accordée à la poésie et aux chroniques, le collectif met en valeur la participation des écrivaines au cosmopolitisme des revues. Les « Monuments anglais » parus dans *Le Figaro* en 1891 apparaissent comme le meilleur exemple de la façon dont Dick May exploite des espaces éditoriaux conçus d'abord comme littéraires pour exprimer son opinion virulente contre la monarchie britannique (p. 144). Amélie Auzoux souligne que les femmes n'occupent pas un large pourcentage parmi les auteures de critiques de lettres étrangères et de traductions de *La Revue européenne* (p. 147). Toutefois, l'une d'elles, Ludmila Savitzky, d'origine russe, a incarné une « amazone » du cosmopolitisme avec ses traductions et chroniques d'auteurs juifs (p. 149). En s'intéressant aux littératures des femmes du monde entier, Savitzky fait coup double quand elle introduit une femme de lettres chinoise, Tchou chou Tchenn, à la *Revue européenne*. Dans la même veine, Aline Mayrisch fait ses débuts dans *L'Art moderne*, revue bruxelloise fondée en 1881 avec des articles concernant la scène artistique allemande. Elle continue de contribuer à la *NRF* par des articles sur les rapports entre la France et l'Allemagne après la Première Guerre mondiale. À travers sa participation à la vie littéraire de son temps, Mayrisch a œuvré pour la réconciliation d'une Europe où la diversité travaille au profit de l'entente (p. 172). L'étude de Marie Cléren sur les publications de Georgette Camille dans *Les Cahiers du Sud* ou *Le Grand Jeu* révèle une chroniqueuse hors pair qui a œuvré à la diffusion des auteurs anglo-saxons par un important travail de traduction dont l'œuvre de Virginia Woolf. En outre, ses chroniques qui offrent aux lecteurs une photographie de la société française paraissent « à la une » de *L'Intransigeant*. Ses thèmes de prédilection concernent l'opinion que les étrangers se font de Paris (p. 178), la mode des séjours dans le Midi et les charmes de Londres. Elle rédige une chronique sur « Le Bal Nègre à Paris » pour *Variétés* (p. 178). Jean Ballard lui laisse les rênes de la publication des *Cahiers du Sud* pour un numéro consacré au « Théâtre élisabéthain » (p. 182). Puis, elle se lance dans la publication d'un second numéro spécial sur le romantisme allemand.

En conclusion, cet ouvrage permet de connaître un corpus d'œuvres de femmes de lettres encore très imparfaitement connu, maîtrisé et commenté et participe à la construction d'une histoire littéraire et culturelle racontée autrement (p. 13). En réaction à l'absence de femmes dans les

grandes instances littéraires comme le jury du prix Goncourt, les femmes se frayent un terrain entièrement à elles avec la création du prix « Vie heureuse » constitué d'un jury exclusivement féminin (p. 38).

LISTE DES ESSAIS

Amélie Auzoux, Camille Koskas, Élisabeth Russo, « Avant-propos »

Jean-Yves Mollier, « Les femmes dans la vie littéraire, de la Belle Époque à la fin des années 1950 »

Diana Holmes, « Un rendez-vous manqué ? Femmes de lettres et revues littéraires à la Belle Époque »

Martine Reid, « Les paradoxes de *La Vie heureuse* (1902-1917) »

Rachel Mesch, « 'Une victoire fémino-littéraire' ? *Femina*, *La Vie heureuse* et le féminisme *photoshopé* de la Belle Époque »

Wendy Prin-Conti, « La représentation des femmes poètes dans *Les Annales politiques et littéraires* (1900-1914) »

François Bompaire, « *La NRF* et Anna de Noailles : enjeux d'un rapprochement manqué »

Hélène Baty-Delalande, « *La Nouvelle Revue Française* de Paulhan (1925-1940): les femmes introuvables ? »

Jean-Kely Paulhan, « Élisabeth Porquerol, un art de la solitude désinvolte en revue(s) ? »

Camille Koskas, « Les chroniques de Dominique Aury à *La NRF* (1953-1959) »

Mélanie Fabre, « Des logiques politiques et littéraires étroitement articulées : Dick May, une auteure engagée à la Belle Époque »

Amélie Auzoux, « Les femmes, 'amazones du cosmopolitisme' ? L'exemple de *La Revue européenne* (1923-1931) »

Paola Codazzi, « Aline Mayrisch (1874-1947): entre la France et l'Allemagne »

Marie Cléren, « Georgette Camille, passeuse des années 1920 »

Andy Stafford, « 'Intersectionnalité' des femmes noires ? Le cas de *La Revue du monde noir* (Paris, 1931-1932) »

Clarisse Barthélémy, « Présence et rôle des femmes dans la revue *Mesures* (1935-1940) »

Éric Dussert, « Le revuisme de Marguerite Grépon (1891-1982) »

Élisabeth Russo, « Quelles femmes aux *Temps modernes*, de 1945 à la fin des années 1950 ? »

Laurent Gayard, « Les mariés de l'an 2000 : les époux Henneberg dans la science-fiction française »

Michel Murat, « *Tel Quel* (1960-1982), revue phallique ? »

Françoise Ghillebaert
University of Puerto Rico
francoise.ghillebaert@upr.edu

Copyright © 2023 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172